

persans qui préparent les mets spéciaux, riz en pilaco, en bouillie et au gras, petits poissons au safran, etc. Le shah mange les mets français avec une fourchette, et les mets nationaux avec ses doigts, les doigts de la main droite, que pour cette raison il plonge à chaque instant dans un aiguïère placée à côté de lui et qu'il présente ensuite à un domestique chargé de les lui essuyer. Il aime beaucoup les fruits : les oranges, les pêches, surtout les cerises, et cela se comprend. Ce qui se comprend moins, c'est sa façon de manger ces dernières : trempées dans le sel. Le café et le thé sont servis par le *cafedyi*, sorte d'échanson ayant rang à la cour. Ce fonctionnaire porte une robe en cachemire à fond violet, à palmes rouges et or. Deux domestiques sont attachés à sa personne. Quant à lui, il ne sert que le roi. Mais, assez regardé par dessus le mur de la vie privée du shah ! Otous l'échelle.

MÈRES ET NOURRICES.

Un écrivain donne dans le *Monde Illustré* des détails émouvants sur la manière dont les mères et les nourrices remplissent en France leurs devoirs :
On je voudrais bien aussi voir la sollicitude de l'autorité intervenir plus efficacement, c'est dans cette lamentable question des nourrices, que la presse a soulevée vainement à plusieurs reprises.
Cette semaine encore, les faits divers révélèrent un méfait nouveau de ces mégères qui pratiquent le vol et l'assassinat en grand avec une impunité désoleante.
Il s'agissait d'une jeune femme qui avait placé son enfant en nourrice dans une banlieue de Paris.
Dimanche dernier elle était allée le voir.
D'un pied léger, elle arpentait les rues du village, quand un joueur d'orgue implore sa charité ; elle lève les yeux sur l'instrument du vagabond : un charmant moutard de 18 mois était assis et semblait aussi, lui, demander l'aumône !
La jeune mère donne deux sous, et remarque que ce petit mendiant porte une robe identiquement semblable à celle qu'elle a envoyée à son enfant.
C'est la nourrice, stupeur causée par sa présence ; le petit est dehors, avec une voisine ; il va rentrer, etc., etc ; enfin, poussé à bout par la mère inquiète, et à qui le joueur d'orgue a fait peur, la misérable avoue qu'elle prête l'enfant à ce mendiant, qui le promène dans la journée.
—Cela lui fait prendre l'air, dit-elle comme excuse.
Et vous croyez que trois bonnes années de prison ne seraient pas bien appliquées en pareil cas ? C'est toute une législation à refaire. Il y a là des tolérances ridicules, des indulgences funestes.
L'exemple cité plus haut est révoltant, mais c'est le moindre des méfaits commis par ces salariées de pseudo-maternité.
Il en est qui commettent de véritables séries de crimes. Si vous les entendiez causer entre elles à la porte des bureaux et tirer vanité de la façon dont elles dupent les familles, vous seriez épouvantés de ce cynisme féroce.
Un jour j'ai de mes oreilles recueilli cet abominable propos : Elles étaient deux qui devisaient Chacune d'elles tenait un poupon avec lequel elles devaient repartir le soir.
—Le mien, disait l'une, il n'en aura pas pour quatre mois.
—Je ne crois pas que le mien en même beaucoup plus large.
—De quoi qu'ils se plaignent, les Parisiens ? Puisqu'ils aiment ça, c'est nous qui leur s'en faisons des petits-crevés....
Là dessus, elles partirent d'un éclat de rire sinistre.

CAUSERIES DU DOCTEUR.

LES CHALEURS.—LA MAIGREUR ET L'OBÉSITÉ.

Je me promettais, à la fin de ma dernière causerie, de signaler prochainement à nos lecteurs, les inconvénients qui pouvaient résulter d'une santé trop exubérante, quand la chaude température que nous avons éprouvée ces jours-ci pour la première fois de l'année, m'a décidé à ne point ajourner cette intéressante question devenue subitement ainsi, d'une haute actualité.
C'est, en effet, un des ennemis les plus cruels des gens sanguins que le soleil. Tandis qu'à ses vivifiants rayons les personnes frêles et nerveuses, les lymphatiques aux chairs molles et décolorées reprennent force et vigueur, les pléthoriques halepants sentent leur sang bouillir dans leurs veines, la sueur perler à leur front, leur appétit se troubler et se perdre. Cet état anormal, outre le malaise dont il est cause, expose incessamment ceux qui en souffrent à de plus graves maladies ; aussi la prudence leur prescrit-elle de prendre en ce moment, quelques précautions hygiéniques.
Quoiqu'il soit assez fréquent de rencontrer les gens gros et gras, d'un sang relativement pauvre, il est plus commun que les obèses soient pléthoriques en même temps. Ces malheureux ont en ce cas, deux sujets de perpétuels soucis, leur sang d'abord, leur ventre ensuite. Ils en ressentent, moralement aussi bien que physiquement, une véritable souffrance, et certainement il est des infirmités d'un autre genre, qui ne sont pas plus pénibles qu'une extrême obésité. Les hommes s'accommodent encore assez bien de cet embarras.
Mais les femmes ! Elles ont la terreur de l'embonpoint ; et s'il en est un si grand nombre d'anémiques, c'est assurément parce que la plupart, s'efforçant d'atteindre à la frontière idéale qui sépare la maigreur de l'obésité, préfèrent encore demeurer fluettes que risquer de trop engraisser. A cet égard, le mariage exerce une influence singulière sur certaines constitutions féminines. D'une jeune fille délicate et mignonne, il fait une femme robuste et forte, ou il amaigrit, à l'épuiser, une personne potelée et rondelette.
Je ne veux point, à ce propos, étudier l'impression que peut faire sur le cœur et l'esprit du mari une telle métamorphose ; mais il est facile de constater qu'il n'accepte point toujours cette substitution sans un certain dépit. Ce qu'il serait important de pouvoir analyser, ce sont les modifications intimes, les phénomènes secrets, qui s'accomplissent chez une personne dont le tempérament change de la sorte du jour au lendemain. Pourquoi ce nouveau mode de nutrition ?... Quelle révolution s'est opérée en elle ?... Que se passe-t-il aujourd'hui dans ses organes, qui ne s'y passait pas hier ?
Dans l'état actuel de la science, il est sans doute impossible de répondre à ces questions d'une façon catégorique ; mais la voie expérimentale dans laquelle sont dirigés, de notre temps, toutes les recherches médicales, permet d'espérer plus tôt qu'on ne le pense, peut-être, une solution précise à ces problèmes intéressants.
L'embonpoint et la maigreur, la richesse et la pauvreté du sang, relèvent évidemment des fonctions nutritives, et c'est

par l'institution d'un régime convenable où l'alimentation jouera le principal rôle, que l'on parviendra certainement à donner de la graisse aux personnes qui n'en ont pas, et à ôter tout juste assez à celles qui en ont de reste.

N'avons-nous point d'ailleurs, déjà, des médicaments qui, prudemment maniés, exercent sur le sang et la constitution des modifications profondes ? N'est-il point prouvé que les préparations ferrugineuses enrichissent le sang et le reconstituent ; que l'iode et ses composés sont au contraire, des altérants énergiques, des *fondants* comme on disait autrefois, capables d'arrêter, presque à coup sûr, le développement de la graisse, quand on les administre à certaines doses, et dans les conditions exigées par les tempéraments individuels.

Une relation des plus grandes existe encore entre les fonctions respiratoires et le dépôt de la graisse dans les tissus, les poumons étant, comme on sait, le foyer où viennent se consumer pour la production de la chaleur animale, les principes combustibles des aliments, l'hydrogène et le carbone entre autres, dont la graisse est pareillement composée. On conçoit alors ce qui se passe quand l'activité pulmonaire n'est point suffisante, et que, pour ainsi dire, la cheminée tire mal : Une partie seulement du combustible étant brûlée, l'autre se transforme en *graisse*, et va s'emmagasiner comme dans un grenier, sur divers points du corps, notamment sous la peau du ventre.

Aussi, que recommande l'hygiène contre l'obésité ?... De s'abstenir d'abord, d'aliments gras et féculents, que renferment en effet, beaucoup d'hydrogène et de carbone ; de faire, ensuite, le plus d'exercice possible, afin d'activer les fonctions respiratoires, et d'augmenter ainsi la dépense du combustible. Voilà certainement de bons conseils ; le malheur est que les personnes grasses raffolent presque toujours de farineux, et ne redoutent rien tant que l'exercice.

Mais, est-il bien nécessaire de se mouvoir et de se fatiguer pour augmenter l'activité pulmonaire ? Pourquoi n'emploierait-on pas dans ce but, les inhalations de gaz oxygène, dont les propriétés sont bien connues aujourd'hui ?... Cet agent essentiel de la respiration est le principe des combustions de toute nature, et son usage, en pareil cas est trop indiqué en théorie, pour qu'il ne soit point efficace en pratique.

VARIETES.

Après la bataille de Rocroi, un général, connu pour son caractère jaloux, flattait hypocritement le duc d'Enghien.
—Que pourront dire maintenant les envieux de votre gloire ?
—Je n'en sais rien, répondit le prince ; je voulais vous le demander.

Deux écoliers, allant de Ségovie à Salamanque, virent un tombeau sur lequel était gravée cette inscription :
" Ici est enterrée l'âme du licencié Pierre Garcias."
L'un d'eux plaisanta beaucoup sur l'absurdité de ces paroles.
—Comme si une âme, disait-il, pouvait être enterrée !
Son camarade réfléchit qu'il pouvait y avoir là-dessous un sens plus raisonnable. Il laissa gagner les devants à son compagnon, leva la pierre sur laquelle l'inscription était gravée, fouilla dans la terre et y trouva un trésor, avec une autre inscription portant ces mots :
" Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens des paroles de l'inscription, et fais un meilleur usage que moi de mon argent."
L'écolier, fort satisfait, remit la pierre et s'en alla avec l'âme du licencié.

Un Espagnol disait d'un petit homme qui avait un grand nez :
—C'est un homme collé à un nez.

Un monsieur entra chez un épiciers, et marchandant des bougies :
—Ne coulent-elles pas ? dit-il.
—Oh ! non, monsieur ; voyez vous-même, répondit l'épiciers. Et il alluma une bougie.
—Oui, monsieur.
Et le marchand illumina sa boutique avec une douzaine de bougies.
—Oui, oui, c'est très-bien, s'écria le chaland ; mais, décidément, j'aime mieux le gaz....
Et il sortit, laissant le pauvre marchand stupéfait.

Piron passait dans le Louvre avec un de ses amis.
—Tenez, voyez-vous, lui dit-il en lui montrant le lieu des séances de l'Académie française, ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre.

Il n'y a pas trente ans, l'homme qui fumait en public causait une espèce de scandale. La duchesse d'Abrantès écrivait naïvement dans ses *Mémoires* : " J'ai rencontré ce matin M. de Caulincourt un cigare à la bouche, en pleine rue Blanche ; je ne sais que penser.... Oh allons-nous ?"
On allait à la pipe, qui règne aujourd'hui despotiquement au logis.
Toutes les dames pourtant ne sont pas facilement résignées à subir l'empiétement de cette habitude soldatesque, et beaucoup pensent comme la femme de M. X.... qui disait l'autre jour à son mari :
—Quoi ! monsieur, vous fumez la pipe devant moi ? C'est indécemment !
—Oh ! madame, elle est si bien *culottée* !

Un homme très-pédant ayant dit à quelqu'un :
—Permettez que je vous dise ma façon de penser.
—Dites-moi tout simplement votre pensée, lui répondit son interlocuteur, et épargnez-moi la façon.

Un fareeur du boulevard fut abordé par un pauvre marchand de lunettes.
—Achetez-moi des lunettes ! criaient le juif.
—Qu'est-ce qu'on y voit ? demanda d'un ton gouailler le jeune malveillant.
—Tout ce que vous désirez, répondit l'Alsacien.
Le jeune homme de saisir les lunettes et de les braquer sur le juif, en s'écriant :
—Tiens, on n'y voit que des coquins !
—Mais à peine eut-il remis les binocles au rusé juif, que celui-ci, les mettant sur son nez et regardant à son tour le railleur, s'écria :
—Tiens, c'est pourtant vrai !

Un fat présentait dans une maison un jeune homme dont la

physionomie commune ne prévenait pas en sa faveur. Croyant faire une bonne plaisanterie, l'introduit dit aux personnes qui se levaient pour les recevoir :
—Permettez-moi de vous présenter monsieur... qui n'est pas si sot qu'il le paraît.

—C'est, mesdames, reprit l'autre aussitôt, la différence qu'il y a entre mon ami et moi.

Le maréchal Lobau faisait manœuvrer un bataillon de la garde nationale dans la cour des Tuileries. Il avait commandé :
—A droite, serrez la colonne, et au pas de course !...
Les gardes nationaux tournèrent à gauche et se mirent à courir à la débânde. Alors le maréchal de crier :
—Fermez les grilles, voilà mes canards qui vont se jeter à la rivière.

Un rapin, faute de bois et de charbon, bourrait son feu de croquis ratés et d'ébauches mal venues.
—Fichu calorique ! dit un ami.
—Sans doute, répondit l'autre ; ce n'est pas que ça chauffe, mais ça orne un poêle, et je rêve le reste.

On bretteur et un joueur venaient de mourir à l'hôpital ; quelqu'un s'informant de la cause de leur mort, un plaisant répondit :
—L'un est mort de la fièvre tierce et l'autre de la fièvre carte.

Henri IV était au milieu d'étrangers qui se trouvaient à sa cour. Il aperçut venir Crillon.
—Messieurs, dit-il, voilà l'homme le plus brave de mon royaume.
—Vous en avez menti, sire ! c'est vous.

Le cardinal de Fleury avait près de quatre-vingt-dix ans lorsqu'un prélat vint lui recommander ses neveux. Le cardinal lui dit :
—Soyez tranquille, s'ils ont le malheur de vous perdre, je serai leur oncle.
—En ce cas, monseigneur, répondit le prélat, je les recommande à Votre Éternité.

Un jour, Georges III demandait à Fox quel était, à son avis, le plus grand plaisir que l'on pût éprouver.
—C'est de gagner au jeu, répondit cet homme d'Etat.
—Et après ce plaisir ? ajouta le roi.
—C'est de perdre au jeu, répliqua Fox.

A la frontière suisse, du côté de l'Alsace, un douanier demanda dernièrement à une dame si elle n'a rien de sujet aux droits.
—J'ai, dit-elle, une bouteille de kirsch-wasser de la forêt Noire.
—Est-ce pour votre usage particulier ?
—Ah ! fi donc, monsieur ! c'est pour mon mari. Je ne bois jamais de liqueur.
—Alors reprit le douanier, je confisque la bouteille, sans manquer aux égards que je dois à votre sexe.

Frédéric le Grand recevait tous les jours son médecin, de dix à onze heures, pour causer avec lui de choses et d'autres.
Un matin, le médecin se présente : il n'est pas reçu.
—Sire, dit le chambellan, le docteur W.... demande pour-quoi il ne peut pas être reçu aujourd'hui.
—Dis-lui que je suis indisposé, répondit Frédéric.

Un charlatan annonçait, à grand renfort de clarinette, un phénomène d'histoire naturelle.
—Entrez ! disait-il ; on va vous montrer le fruit incestueux d'une carpe et d'un lapin. Entrez, l'on va commencer. C'est deux sous par personne, prenez vos billets.
On entre.
—Voilà, mesdames et messieurs ! voilà le père, et voici la mère. Quant à l'enfant, je l'ai envoyé chez M. Cuvier, au jardin des Plantes, où il fait, en ce moment, l'admiration de cet illustre naturaliste.

On était à la guerre sous le ministère du 1er mars. M. Fulchiron, parlant de M. Thiers dans un groupe de députés, disait :
—M. Thiers est d'une audace inconcevable. Ce n'est pas qu'il soit très-courageux, c'est qu'il ne voit de danger nulle part.
M. Thiers, qui arrivait en ce moment, entendit ces paroles.
M. Fulchiron s'éloigna.
—M. Fulchiron, dit alors M. Thiers, est d'une timidité désespérante ; ce n'est pas qu'il soit très-poltron, c'est qu'il voit des dangers partout.

Palaprat se permettait de grandes libertés avec M. de Vendôme, dont il était secrétaire des commandements.
—Vous me faite trembler, lui dit un jour le maréchal de Castinat, par les vérités que vous dites au grand prier.
—Oh ! monsieur, rassurez-vous, répondit le Gascon, ce sont mes gages.

M. Bourdet, bon provincial, venant d'acheter un cheval, se fit faire un billet de garantie par le maquignon, qui le rédigea en ces termes :

" Je reconnais avoir vendu à M. Bourdet un cheval gris pommelé à tous crins ; qu'il le fasse voir, je le garantis sans défaut."

Le cheval livré, l'argent reçu, le cheval se trouva aveugle... L'acheteur voulut le rendre, mais le maquignon refusa de le reprendre, et soutint qu'on ne pouvait pas l'y contraindre puisqu'il avait averti M. Bourdet en mettant sur le billet : *Qu'il le fasse voir, je le garantis sans défaut.*

Un Gascon perdait constamment : touchée de son malheur continué, une femme ne put s'empêcher de le plaindre.
—Madame, dit-il, épargnez-vous ce mouvement de pitié ; ce n'est pas moi qu'il faut plaindre ; ce sont ceux à qui je dois qui perdent.

Un derviche, voyageant dans les Indes, voit le palais d'un gouverneur de province ; il y entre, va sous le vestibule, pose sa besace à terre, en tire un morceau de pain, s'assied, et se dispose à prendre son repas. Un des gardes du palais l'aborde, et lui demande s'il sait où il est.
—Dans un caravanésérail, répond celui-ci.